

des cheveux rouges frisés... et l'on me dit que les jeunes gens appellent cela la beauté de la femme. Non, monsieur, rien de ce genre dans mon temps. Il y avait dans mon temps un peintre français nommé David et un autre peintre nommé Lawrence, et ils peignaient des hommes et des femmes, monsieur, et ils instituèrent l'école du grand monde, monsieur. Vous mettiez un rideau rouge derrière votre modèle, vous placiez un chapeau de castor neuf, ou un rouleau de papier dans une main et l'autre vous la jetiez négligemment dans le gilet en satin, du plus beau noir, monsieur, avec de fortes broderies dans le tissu, et votre modèle ressemblait à un gentilhomme. Oui, monsieur, si un ramoneur entrait dans votre atelier, il en sortait comme un gentilhomme."

Le vieillard eût continué à parler de la sorte pendant longtemps encore, car le pré-Raphaélisme était son antipathie de prédilection ; et le gentilhomme aux cheveux noirs qui se tenait derrière sa chaise était un membre enthousiaste de la confrérie des pré-Raphaélites.

M. Kerstall père paraissait tellement en possession de toutes ses facultés pendant qu'il discutait l'art moderne, que Laure commença à espérer que sa mémoire n'était pas aussi altérée que son fils le prétendait.

"Quand-vous faisiez des portraits en Angleterre, M. Kerstall, dit-elle ; avant d'aller en Italie, vous avez fait celui de mon père, Henri Dunbar, qui était alors un jeune homme, vous rappelez-vous cette particularité ?"

Laure fit cette question le cœur plein d'espoir mais à sa surprise, M. Kerstall ne fit aucune attention à sa demande, et continua à divaguer sur la décadence de l'art moderne.

"On m'a dit qu'il y avait un jeune homme appelé Millais, monsieur, et un autre jeune homme appelé Holman Hunt, monsieur, des garçons positifs n'étant aujourd'hui qu'un peu plus que des enfants, monsieur, et on m'a donné à entendre, monsieur, que lorsque les œuvres de ces jeunes gens sont exposées à l'Académie royale de Londres, le monde s'attroupe tout autour de leurs œuvres et qu'il en devient fou ; pendant que le portrait distingué d'un membre d'un comité, avec une colonne dans le goût corinthien et une draperie rouge, n'attire pas plus l'attention qu'un évêque de demi-grandeur sur une toile vide. On me dit cela, monsieur, et je suis obligé d'y croire."

La pauvre Laure écoutait avec grande impatience ces discours sur la peinture. Mais M. Kerstall, le jeune, comprit son anxiété et vint à son secours.

"Mon cher père, lady Houghton serait heureuse de voir les tableaux qui sont répandus dans cette pièce, si vous n'avez point d'objection à ce que nous en fassions le tour."

Le vieillard sourit et s'inclina.

"Vous les trouverez distingués, dit-il. Vous les trouverez tous plus ou moins distingués."

"Pour sûr, vous ne vous rappelez pas d'avoir fait le portrait d'un M. Dunbar ? dit M. Kerstall, le jeune, se penchant tout en parlant sur le fauteuil de son père. Essayez donc encore, père... essayez de vous souvenir... Henri Dunbar, le fils de Percival, le grand banquier."

M. Kerstall père, dont le sourire était stéréotypé, salua, éclata de rire, se gratta la tête et sembla plongé dans les abîmes d'une profonde pensée.

Laure en conçut une nouvelle espérance.

"Je me souviens d'avoir fait le portrait de sir Gaspard Rivington, qui était lord maire dans l'année... où... le ciel me protège, comme les dates s'échappent de ma mémoire. Je me souviens d'avoir fait son portrait et dans sa robe, encore ! Oui, monsieur, oui, ma foi, monsieur, dans sa robe. Il aurait voulu que je le fisse regardant par la portière de son carrosse d'apparat, monsieur, saluant la populace à Ludgate-Hill, avec le dôme de Saint-Paul qu'on eût aperçu au fond ; mais je lui répondis que cette demande n'était pas praticable, monsieur, je lui répondis que cela ne pouvait pas se faire, monsieur, je..."

Laure regarda M. Kerstall jeune, d'un air désespéré.

"Pouvons-nous voir les tableaux ? dit-elle. Je

suis sûre que je reconnaitrais le portrait de mon père, si par hasard il se trouvait parmi ces toiles.

— Mettons-nous donc de suite à l'œuvre, dit l'artiste vivement. Nous allons regarder vos tableaux, mon père."

Les toiles encadrées étaient couchées tout autour de la chambre dans toutes les directions, empilées contre le mur, amoncelées sur des buffets ; on en avait placé sur des planches pour débarrasser le chemin, et partout la poussière les recouvrait d'une couche épaisse.

"C'est presque une chambre d'horreurs, dit le jeune M. Kerstall gaiement, c'est ici qu'il exilait ses insuccès ; les esquisses des tableaux qui devaient faire à un moment donné, des groupes ébauchés qu'il avait l'intention de retoucher et de mieux faire, des tableaux achevés qu'il n'a pas vendus, et tout le fouillis inutile de l'atelier d'un artiste."

Il y avait une grande quantité de croûtes de M. Kerstall père, croûtes très classiques ; un bon nombre de portraits distingués au plus haut degré ; mais la pauvre Laure cherchait vainement le visage qu'elle aurait voulu voir... le froid et dur visage qu'elle croyait que devait avoir son père lorsqu'il était jeune.

Il y avait des portraits de vieilles ladies avec la tête accourcée majestueusement, et ceux de jeunes ladies qui souriaient d'une façon naïve ; de petits corsages courts et décolletés, et des fleurs retenues gracieusement par de blanches draperies en mousselines ; il y avait des portraits de sévères grandeurs cléricales, et de peu célèbres membres du Parlement, avec des projets de loi populaire roulés dans leur main, prêts à monter à la tribune, et avec une expression pincée de la bouche, qui semblait dire qu'ils étaient prêts à soutenir leur proposition, ou à rester sur le sol de la chambre.

Il n'y avait qu'un petit nombre de portraits de jeunes officiers.

Laure soupirait longuement, car dans tous ces portraits il n'y en avait pas un qui rappelât même de fort loin la belle et dure figure qui lui était familière.

"Je crains bien que le portrait de mon père ait été ou perdu ou détruit," dit-elle tristement.

Mais M. Kerstall ne voulut pas accéder à cette pensée.

J'ai dit qu'un des privilèges particuliers de Laure était d'enchanter tous ceux avec qui elle était en contact, et de les transformer, dans ce but, en esclaves volontaires, heureux de traverser le feu et l'eau pour le service de la belle créature, dont les yeux et les cheveux portaient la lumière et l'éclat partout où ils allaient. L'artiste à la barbe noire, à la blouse barbouillée de couleurs, n'était en aucune façon inaccessible aux séductions de lady Houghton.

Il avait déjà failli être étouffé par la poussière cinq ou six fois au moins à son service, et il était disposé à en aspirer encore autant et plus si bon lui semblait.

"Nous n'allons pas y renoncer déjà, madame, dit-il gaiement ; il y a encore quelques planches à explorer. Si nous tentions la planche numéro un, pour voir si nous ne découvrirons pas là-haut M. Henri Dunbar ?"

M. Kerstall, fils, monta sur une chaise, et descendit un autre amas de toiles, plus malpropres encore que toutes les précédentes collections. Il apporta celles-ci sur une table près du chevalet de son père, et il les essuya proprement l'une après l'autre avec un grand foulard en lambeaux, puis il les plaça sur le chevalet.

Le chevalet était placé en plein jour devant la large croisée. Cette journée du mois de mars était belle et claire. Il ne manquait donc pas de jour pour éclairer les portraits.

M. Kerstall père commença à s'intéresser tout à fait aux opérations de son fils, et contemplait le travail du jeune homme avec un continuel éclat de rire étouffé et une inclination de tête qui était l'expression d'une satisfaction non apaisée.

"Oui, elles sont distinguées, marmottait le vieillard. Ils peuvent faire une cabale contre moi dans Trafalgar-Square, et refuser de les exposer ; mais ils ne peuvent pas dire que mes portraits sont communs. Non, non. Prenez un bol d'eau et une éponge, Fred, et lavez-en la poussière. Cela me fait du plaisir de les

revoir, ma foi, oui, monsieur, cela me fait plaisir de les revoir."

M. Frédéric Kerstall obéit à son père, et les peintures s'embellirent étrangement sous l'influence de l'éponge humide. C'était, à vrai dire, une opération lente, et lord Houghton regardait d'un air un peu fatigué ; mais Laure était inclinée et regardait toutes les toiles, et Philippe Jocelyn attendait assez patiemment que cette inspection fut arrivée à son terme.

Le vieillard s'éclairait aussi bien que ses tableaux, et il commença bientôt à appeler tous les sujets par leurs noms.

"Le candidat pour Slopton sur la Tees, dit-il pendant que son fils plaçait le portrait sur le chevalet ; c'était un portrait de présentation aux électeurs, mais les souscriptions ne furent jamais couvertes, et le comité me laissa le portrait sur les bras, je ne me souviens pas du nom de ce candidat, parce que ma mémoire n'est pas aussi bonne que d'habitude ; mais la ville était Slopton sur la Tees... Slopton... oui, oui, je me souviens de cela."

Le jeune Kerstall retira le candidat de Slopton et plaça un autre portrait sur le chevalet. Mais celui-ci était comme tous les autres, il ne portait aucune trace de ressemblance avec le visage que Laure cherchait.

"Je me le rappelle aussi celui-ci, s'écria le vieillard avec un éclat de rire triomphant. C'était un officier au service de la compagnie des Indes orientales. Je me le rappelle, c'était un jeune gaillard fougueux. Ce portrait avait été fait pour sa mère ; le tiers du prix me fut payé à la première séance ; mais jamais je n'ai reçu six pence après, et il partit pour l'Inde, me promettant de m'envoyer une traite à escompter par le prochain courrier pour la différence, mais je n'en ai plus entendu parler."

M. Kerstall déranger l'officier Indien et substitua un autre portrait à la place du sien.

Lord Houghton qui était assis près de la fenêtre et regardait avec assez d'indifférence, s'écria :

"Quelle belle tête ! c'était une tête jeune et jolie, qui jetait au monde un sourire hautain et défiant, une figure splendide, qui peut-être avait une ombre d'impertinence dans le dessin de la lèvre supérieure vivement prononcée sur une épaisse moustache d'un blond cendré avec le bout très-effilé et qui frisait en relevant. C'était un de ces visages qui aurait pu appartenir au favori d'un puissant monarque ; le visage d'un Cinq-Mars, au faite même de son éminence vertigineuse, ayant une centaine de paires de bottes dans son cabinet de toilette, tandis que l'impassible cardinal de Richelieu attendait silencieusement le jour de son jugement. L'Anglais Buckingham peut avoir laissé voir le même sourire insolent sur ses lèvres, le même éclat victorieux dans son regard d'aigle, quand il marcha vers le trône de Louis le Juste, laissant les perles et les diamants s'échapper de ses ajustements ; et l'amour coupable d'Anne d'Autriche qui tombait sur lui en rayonnant et en s'échappant des yeux bleus de la reine. C'était une de ces figures qui ne peuvent appartenir qu'à quelque puissant favori de la fortune défiant tout le genre humain, par la connaissance de ses suprêmes avantages."

Mais Laure Jocelyn secoua la tête en regardant ce portrait.

"Je commence à désespérer de trouver l'image de mon père, dit-elle ; jusqu'à présent, je n'ai rien vu qui lui ressemblât."

Le vieillard leva sa main osseuse et désigna le portrait placé sur le chevalet.

"Ceci est la meilleure chose que j'aie faite, dit-il ; oui... la meilleure sans contredit. Elle a été exposée à l'académie il y a trente-six ans ! Et les journaux en ont parlé d'une façon très-flatteuse, monsieur ; mais l'homme qui l'avait commandé me le renvoya pour y faire des changements. L'expression de la tête ne lui plaisait pas ; mais, comme il me paya le portrait deux cents livres, je n'avais pas de raison pour me plaindre ; et, si j'étais resté en Angleterre, cette connaissance eût pu être très-avantageuse pour moi, car c'étaient des gens très riches de la Cité, monsieur... énormément riches... quelque chose comme des banquiers, et le nom, le nom... Voyons donc... voyons donc !"